Virginie Prevost
Ibâḍites maghrébins : Les enjeux de la bataille de Mânû (283/896).
132 | décembre 2012 p. 75-90.

Un des principaux conflits qui ont opposé les ibâḍites maghrébins au pouvoir en place, la bataille de Mânû, occupe une place déterminante dans leur mémoire communautaire. Il suffit pour s'en convaincre de lire les lignes lyriques que lui consacre encore, au début du XX^e^ siècle, un grand résistant du djebel Nafûsa qui déplore « la brèche immense, le désastre majeur » qu'elle a provoqués (Al-Bârûnî, 1986 : 280). Les historiens ont donné, au fil des siècles, différents récits de cet événement qu'ils associent à la chute des imams Rustumides de Tâhart. Il nous a paru d'autant plus intéressant de rassembler ici ces traditions ibâdites et de les confronter aux autres sources dont nous disposons, que ce conflit et ses conséquences n'ont suscité jusqu'à présent que peu d'intérêt de la part des chercheurs**1**.

2À l'issue du siège de Tripoli mené en 196/811 par les Hawwâra, un traité de paix avait été signé entre les ibâḍites et les Aghlabides : ces derniers conservaient le pouvoir sur Tripoli et la côte, mais reconnaissaient l'autorité des Rustumides de Tâhart sur tout l'arrière-pays tripolitain (Ibn al-Athîr, 1982 : 6/269-270 ; Ibn Khaldûn, 1981 : éd. 36 ; al-Shammâkhî, 2009 : 289). Le djebel Nafûsa était donc désormais « officiellement » rattaché à Tâhart et l'imam ʿAbd al-Wahhâb nomma un *ʿâmil* pour la région de Tripoli (Prevost, 2007 : 115-117). La paix fut toutefois rompue en 283/896. L'émir aghlabide Ibrâhîm II, clamant qu'il partait envahir l'Égypte ṭûlûnide, quitta l'Ifrîqiya. Son but premier était manifestement d'aller assassiner son cousin, le gouverneur aghlabide de Tripoli, qui constituait un rival sérieux appuyé par le calife al-Muʿtaḍid (Talbi, 1966 : 297-300). Cependant, les Nafûsa barrèrent la route de l'Égypte à l'armée aghlabide, provoquant le conflit resté célèbre dans la mémoire des ibâḍites sous le nom de « bataille de Mânû ».

Présentation des sources

3Si la bataille de Mânû occupe une place importante dans les récits ibâḍites, elle n'intervient qu'assez brièvement dans les autres sources qui en ont livré, tardivement, trois récits principaux. Le plus ancien est celui du *Kitâb al-ʿUyûn*, une compilation anonyme écrite vraisemblablement par un Oriental et qui reproduit principalement des renseignements fournis dans l'œuvre perdue du médecin kairouanais Ibn al-Jazzâr (m. vers 394/1004-1005). Le *Kitâb al-Bayân* du Marocain Ibn ʿIdhârî, rédigé au début du XIV^e^siècle, offre des précisions originales sur les effectifs des Nafûsa. Enfin l'Égyptien al-Nuwayrî (m. 733/1332) reprend dans sa *Nihâya* une partie des informations fournies par le *Kitâb al-ʿUyûn*. Ces deux derniers compilateurs se fondent en partie sur l'ouvrage disparu du chroniqueur zîrîde kairouanais Ibn al-Raqîq (m. après 418/1027-1028). Il semble toutefois que dans le cas présent, par la singularité des renseignements qu'il apporte, Ibn ʿIdhârî utilise une autre source**2**.

4Le plus ancien récit transmis chez les ibâḍites est celui du chroniqueur Abû Zakariyyâ', qui écrit dans la seconde moitié du XI^e^ siècle ou au tournant des XI^e^-XII^e^ siècles. Sa version des faits, très détaillée mais en partie bâtie sur la légende, met en scène le comportement héroïque des Nafûsa qui auraient tenté d'empêcher Ibrâhîm II d'aller attaquer Tâhart. Dans la seconde moitié du XII^e^ siècle, al-Wisyânî mentionne très rarement la bataille, mais offre à son sujet de nouvelles informations d'ordre toponymique et économique. Son intérêt principal pour Mânû réside dans l'évocation des souffrances d'un célèbre savant, la bataille constituant l'un des principaux événements qui ont alimenté au fil des siècles la veine martyrologique des historiens ibâḍites. L'ouvrage d'al-Bughṭûrî, *Sîrat mashâ'ikh Nafûsa*, terminé en rabî' II 599 (décembre 1202-janvier 1203) à Îjnâwun, a pour particularité de traiter exclusivement du djebel Nafûsa, région natale de son auteur. Malheureusement, les informations nombreuses mais éparses qu'il fournit sur la bataille – elles seront une source importante pour al-Shammâkhî –, n'offrent pas les détails particuliers qu'auraient pu produire une mémoire locale. Tout comme al-Wisyânî, il n'explique pas les circonstances dans lesquelles la bataille s'est déroulée, mais consacre presque toutes ses allusions à l'évocation du martyre de ses coreligionnaires. Dans la seconde moitié du XIII^e^ siècle, un nouveau récit circonstancié de la bataille voit le jour : al-Darjînî reprend la narration d'Abû Zakariyyâ', en y ajoutant quelques rares précisions. Il ne remet absolument pas en cause la version de son prédécesseur, alors qu'il critique par exemple sa vision des débuts du chiisme en Ifrîqiya, en le corrigeant grâce à des informations tirées d'Ibn al-Raqîq (Al-Darjînî, 1974 : 91-92). C'est al-Shammâkhî (m. 928/1522) qui, le premier, mêle des renseignements fournis à la fois par Ibn al-Raqîq et par ses prédécesseurs ibâḍites, pour donner un récit neuf de la bataille. Enfin al-Bârûnî (m. 1940), resté célèbre pour sa résistance face aux Italiens en Tripolitaine, consacre de longues pages à cet événement, dans lesquelles il rassemble les versions d'Abû Zakariyyâ', d'al-Shammâkhî et d'Ibn ʿIdhârî, et leur ajoute des commentaires personnels.

Les récits de la bataille

5Selon le *Kitâb al-ʿUyûn*, le 14 restant de rabî' I 283 (3 ou 4 mai 896), Ibrâhîm ibn Aḥmad attaqua les Nafûsa et en tua un grand nombre. Comme il s'inquiétait de ce que cette victoire satisfasse Dieu, certains de ses hommes qui connaissaient les croyances des Nafûsa lui conseillèrent d'interroger leurs cheikhs. Ibrâhîm les questionna alors sur 'Alî ibn Abî Ṭâlib et les Nafûsa lui répondirent : « Nous disons que c'est un infidèle (*kâfir*) qui se trouve parmi le peuple de l'enfer et, chez nous, celui qui ne l'accuse pas d'infidélité est lui-même un infidèle ». Le souverain tua alors de sa main 500 hommes, en leur arrachant le cœur (*Kitâb al-ʿUyûn*, 1972 : 67-68). Ibn ʿIdhârî indique quant à lui qu'en 283 de l'hégire, les Nafûsa coupèrent la route qui menait de Gabès à Tripoli afin d'empêcher Ibrâhîm ibn Aḥmad de passer. Ils auraient été environ 20 000 hommes, mais sans cavaliers**3**. Ibrâhîm leur livra un combat acharné

jusqu'à ce que les Nafûsa soient mis en déroute et qu'une majorité d'entre eux soit tuée (Ibn ʿIdhârî, 1983 : 1/129). Pour al-Nuwayrî, alors qu'Ibrâhîm conduisait son armée pour aller attaquer Ibn Ṭûlûn en Égypte, vers le milieu du mois de rabîʿ I (début mai 896), les Nafûsa vinrent l'affronter en grand nombre. Les deux camps combattirent et les Nafûsa furent mis en fuite par Ibrâhîm qui les poursuivit jusqu'à la mer ; ils se jetèrent dans l'eau mais y furent massacrés à tel point que les flots furent rougis par le sang. Al-Nuwayrî reprend ensuite l'anecdote exposée par le *Kitâb al-ʿUyûn*, concernant le massacre de 500 Nafûsa, en précisant qu'Ibrâhîm se tenait sur son trône et leur arrachait le cœur avec sa lance (Ibn Khaldûn, 1981 : 131-132, n. 145). Ibn Khaldûn (m. 808/1406) n'apporte aucun détail supplémentaire (Ibn Khaldûn, 1981 : 56-57). Ces historiens donnent des récits somme toute assez concordants, qui insistent sur le grand nombre de Nafûsa présents et sur la cruauté et l'intransigeance de l'émir aghlabide. Dans la version du *Kitâb al-ʿUyûn* cependant, la responsabilité des Berbères dans le déclenchement de la bataille n'apparaît pas clairement. Les sources ibâḍites offrent une moins grande unité.

6Abû Zakariyyâ' consacre tout un chapitre à la bataille de Mânû, repris plus tard, avec de petites différences, par al-Darjînî (Abû Zakariyyâ', 1985 : 150-157 ; Al-Darjînî, 1974 : 87-91)**4**. Étant donné la longueur de ce texte, nous avons choisi de le paraphraser en ne retenant que les éléments utiles à notre propos. Abû Zakariyyâ' rapporte qu'al-Mutawakkil – le dixième calife ʿabbâside (847-861) – reçut à Bagdad des lettres envoyées secrètement par des habitants de Kairouan et de Tripoli qui l'informaient de ce que l'État des Persans (*dawlat al-Furs*) à Tâhart reposait sur les Nafûsa. Il dépêcha alors des soldats au Maghreb et plaça à leur tête l'Aghlabide Ibrâhîm ibn Aḥmad. Lorsque l'armée approcha de Tripoli, les Nafûsa décidèrent de l'empêcher de se rendre, comme il le voulait, à Tâhart. Ibrâhîm leur adressa un message pour les prier de lui laisser un passage le long de la mer, de la largeur de son turban déployé, mais les Nafûsa refusèrent. Il décida alors de leur faire la guerre si jamais ils empêchaient son armée de passer. Mis au courant de cette décision, certains Nafûsa préconisèrent de le laisser passer mais la plus grande partie s'y opposa. Saʿd ibn Abî Yûnus, le *ʿâmil* de Qanṭrâra, était de ceux qui recommandaient de ne pas combattre. Certains lui dirent alors : « Tu désires ardemment protéger Qanṭrâra et tu ne veux pas mourir ». Il leur répondit qu'il craignait que la vache ne soit égorgée et que son veau ne la suive, entendant par « la vache » les Nafûsa et par « le veau » Qanṭrâra. Ensuite, les Nafûsa se mirent en route et affrontèrent les Aghlabides à l'endroit connu sous le nom de Mânû. Ils se livrèrent un combat acharné, tel que l'on n'en vit pas de semblable à cette époque au Maghreb. Aflaḥ ibn al-ʿAbbâs, qui était le *ʿâmil***5** des Nafûsa à cette époque, combattit et tua un soldat aghlabide réputé invincible. Le combat s'intensifia dans les deux camps. Les morts et les blessés abondèrent chez les Nafûsa au point qu'ils pensèrent prendre la fuite. Lorsque leur *wâlî* Aflaḥ ibn al-ʿAbbâs vit cela, il ordonna à celui qui portait le drapeau de le ficher dans le sol et de le tenir droit afin que

personne ne s'en éloigne. Sur l'insistance d'Aflaḥ, il finit par s'exécuter contre son gré. Aflaḥ tourna alors les talons et laissa les Nafûsa retranchés derrière le drapeau. Ils ne voulurent pas prendre la fuite alors que le drapeau restait debout, de sorte qu'un grand nombre d'entre eux fut tué. Aflaḥ avait mené à contrecœur l'attaque et le combat contre l'impie, et c'est pour cette raison – commente Abû Zakariyyâ' – qu'il eut cette attitude. Ensuite un homme clairvoyant regarda le drapeau dressé et les gens abattus tout autour, et fit tomber le drapeau en le frappant de son épée. Les ibâḍites qui restaient prirent alors la fuite et certains purent s'échapper. Il y eut 12 000 morts, 4 000 Nafûsa et 8 000 autres Berbères, parmi lesquels 400 savants et juristes (Abû Zakariyyâ', 1985 : 150-153 ; Al-Darjînî, 1974 : 87-89).

7Al-Shammâkhî donne de ce récit une version plus courte et plus construite ; il fait l'impasse sur les inquiétudes des Orientaux et sur le compromis que tente d'obtenir Ibrâhîm II. Il précise, en citant Ibn al-Raqîq, que c'est en 283 de l'hégire que le souverain quitte l'Ifrîqiya pour aller attaquer Ibn Ṭûlûn. Sa version, très proche de celle d'al-Nuwayrî, qui se démarque manifestement lui aussi d'Ibn al-Raqîq, reprend ensuite le passage sur les Nafûsa qui se jettent à la mer, la teintant de leur sang (al-Shammâkhî, 2009 : 423-425). La bataille de Mânû constitue ainsi un excellent exemple de l'évolution de l'interprétation des faits historiques chez les historiens ibâḍites : il faut attendre al-Shammâkhî pour lire un récit libéré des éléments légendaires introduits par Abû Zakariyyâ'. C'est également un bon exemple de l'intérêt de la confrontation des sources ibâḍites et non ibâḍites. Ces dernières datent précisément la bataille – alors qu'Abû Zakariyyâ' la plaçait pendant le règne d'al-Mutawakkil – et rétablissent le véritable trajet de l'armée d'Ibrâhîm II, qui ne chemine évidemment pas depuis l'Orient vers Tâhart comme l'affirme Abû Zakariyyâ'. L'auteur ibâḍite, qui évoque des messages envoyés aux 'Abbâsides dans le but d'organiser une attaque contre l'État perse des Rustumides, présente l'émir aghlabide comme un lieutenant des 'Abbâsides, placé sur ordre du calife à la tête d'une armée venue de Syrie, en reproduisant le « schéma traditionnel des luttes qu'eurent à soutenir dans le passé les khârijites du Maghreb » (Talbi, 1966 : 297, n. 2). S'il est peu probable qu'Abû Zakariyyâ' confonde cette bataille avec celle que les Nafûsa livrèrent aux Ṭûlûnides quelque quinze ans plus tôt (comme le propose Bekri, 2005 : 109, n. 159), on peut penser en revanche qu'il déforme la vérité pour mieux glorifier ses coreligionnaires qui, dans sa version, barrent la route vers Tâhart à l'armée aghlabide (Dangel, 1977 : 275). En agitant le spectre de la prise de Tâhart par une armée venue d'Orient, Abû Zakariyyâ' donne une explication plausible à l'attitude belliqueuse des Nafûsa, qui demeure difficile à comprendre tant leur victoire paraît improbable. Des siècles plus tard, al-Bârûnî se demande encore ce qui a pu pousser les Nafûsa à affronter les Aghlabides (Al-Bârûnî, 1986 : 281).

8De leur côté, les historiens ibâḍites nous informent de l'endroit où la bataille s'est déroulée. Mânû est l'une des places fortes (*qaṣr*) des Anciens (Abû

Zakariyyâ', 1985 : 152). Al-Wisyânî mentionne à la fois *qaṣr* Mânû et Tîn Mânû (Al-Wisyânî, 2009 : 235 et 512)**6**. Al-Darjînî évoque une place forte au bord de la mer qui faisait partie des constructions des anciens imams, tandis qu'al-Shammâkhî dit juste « *qaṣr* Mânû au bord de la mer » (Al-Darjînî, 1974 : 88 ; al-Shammâkhî, 2009 : 424). Il semble bien que Mânû puisse être identifiée – comme cela avait déjà été proposé (Lewicki, 1989) – au site d'Ad Ammonem. Également connu sous les noms d'Ad Amonem dans la Table de Peutinger et d'Ammonis dans l'Anonyme de Ravenne, ce site correspond manifestement à l'actuelle Mellita, située sur la côte à 24 km à l'ouest de Sabratha. Mellita ou Millitah est également nommée Gasr Mellita à cause des restes d'un fort d'époque indéterminée (Desanges, 2010 : 93), qui pourraient peut-être correspondre aux vestiges évoqués par les auteurs ibâḍites.

9Ces derniers insistent sur la puissance des Nafûsa à cette époque et sur leur soutien inconditionnel aux Rustumides. L'imam 'Abd al-Wahhâb disait à leur propos : « Cette religion s'est levée grâce aux épées des Nafûsa et aux richesses des Mazâta » (Abû Zakariyyâ', 1985 : 150). Les Nafûsa étaient les sujets les plus obéissants de l'État rustumide et les plus courageux face aux ennemis (Al-Darjînî, 1974 : 87). Ils avaient atteint à cette époque un haut niveau de science, de piété, de justice et de ferveur ; ils étaient respectés du Mashreq au Maghreb selon al-Shammâkhî (2009 : 423). Mohamed Talbi considère que l'offensive des Nafûsa s'explique en partie par le fait qu'ils étaient en période de *ẓuhûr* (manifestation), ce qui les aurait contraints à attaquer leurs adversaires (Talbi, 1966 : 300). Si al-Darjînî note effectivement, dans son introduction aux savants de la sixième *ṭabaqa* (250-300/c. 864-913), qu'ils connurent « la période du *ẓuhûr*, la plus belle des époques » (Al-Darjînî, 1974 : 319), il ne fait pas allusion, à notre avis, à ce moment précis de l'histoire des Nafûsa. Les ibâḍites vivaient en effet dans l'état de *ẓuhûr*depuis que 'Abd al-Raḥmân ibn Rustum avait été proclamé imam en 160/776-777 ou 162/778-779, et les savants de la sixième *ṭabaqa* sont les derniers à avoir joui de ce temps béni.

10Plusieurs raisons peuvent expliquer la volonté d'Ibrâhîm d'en découdre avec les Nafûsa : d'une part profiter de la faiblesse de l'État rustumide de Tâhart, miné par la guerre civile, pour mettre un terme aux avantages qu'avaient acquis les ibâḍites lors de la signature du traité de paix de 196/811 ; d'autre part faire payer aux Nafûsa l'humiliation que ressentirent les Aghlabides en 267/880-881, lorsque les ibâḍites dirigés par leur gouverneur rustumide Abû Manṣûr Ilyâs chassèrent seuls de Tripoli al-'Abbâs ibn Aḥmad ibn Ṭûlûn venu conquérir l'Ifrîqiya, montrant ainsi leur influence sur la côte tripolitaine (Talbi, 1966 : 348-352). En effet, si les ibâḍites avaient transféré leur centre politique dans le djebel, ils continuaient à dominer la plaine de la Jafâra occidentale et contrôlaient la voie de communication qui reliait l'Ifrîqiya à l'Égypte (Lewicki, 1989). Les Aghlabides, auxquels le traité de paix signé en 196/811 accordait le pouvoir sur Tripoli et le littoral, ont donc également pu vouloir accaparer les flux commerciaux qui transitaient par cette route côtière.

11Toujours est-il que les hostilités sont déclarées par les Nafûsa qui, plutôt que d'écouter les gouverneurs rustumides, préfèrent sans doute suivre l'appel au combat de chefs schismatiques. À la fin du IX^e^ siècle, en effet, les ibâḍites sont partagés entre différentes tendances : outre les wahbites fidèles aux Rustumides, outre les nombreux nukkârites**7**, le schisme khalafite a rallié une partie des fidèles. Leur chef Khalaf ibn al-Samḥ, qui avait rassemblé de nombreux partisans dans le djebel Nafûsa, a été battu en 221/836 par l'imam Aflaḥ, mais son fils a repris le flambeau, peu avant la bataille de Mânû (Prevost, 2012). Les adeptes du nukkârisme et du khalafisme rejettent par principe l'opinion des représentants de Tâhart puisque ces doctrines se fondent essentiellement sur une ferme opposition à l'autorité politique des Rustumides. De très nombreux ibâḍites, tant dans le Sud tunisien que dans le djebel Nafûsa, adhèrent également au schisme de Naffâth ibn Naṣr, qui reproche à l'imam Aflaḥ (c. 823-871) son goût du luxe et son immobilisme face à l'expansion des Aghlabides.

12Le schisme naffâthite a pris naissance à Qanṭrâra ; cette ville, située dans les environs de Nefta, était manifestement devenue le chef-lieu rustumide du Djérid après que Tozeur avait été reprise par les Aghlabides en 224/838-839. Elle était principalement peuplée par une colonie de Nafûsa fidèles aux Rustumides, qu'Abû Zakariyyâ' évoque sous le nom de « Nafûsat Qanṭrâra » (Abû Zakariyyâ', 1985 : 207). Qanṭrâra est d'abord gouvernée par un de ces immigrés venus du djebel, Abû Yûnus Wâsim al-Nafûsî puis, à sa mort, par son fils Sa'd ibn Abî Yûnus, nommé par l'imam Aflaḥ (Prevost, 2008 : 92-95). Les sources rapportent que les Nafûsa reprochaient à Sa'd ibn Abî Yûnus d'avoir peur d'aller au combat et de mourir dans la voie de Dieu, alors qu'il convoitait les dattes (*shaddâkh*) de Qanṭrâra (Al-Bughṭûrî, 2009 : 69 ; Al-Darjînî, 1974 : 88 ; al-Shammâkhî, 2009 : 353 et 424). Sa'd réplique en arguant qu'il craignait que la vache ne soit égorgée et que son petit ne la suive, faisant allusion au djebel Nafûsa et à Qanṭrâra ; ailleurs, il répète qu'il a eu peur pour la vache et que son veau l'a suivie. al-Shammâkhî semble indulgent par rapport à la conduite timorée de Sa'd : il vante sa justice et sa piété et souligne que son mauvais pressentiment s'est réalisé (al-Shammâkhî, 2009 : 352, 353 et 424). Sa'd ibn Abî Yûnus incarne parfaitement ce que Naffâth ibn Naṣr reprochait à l'imam rustumide**8**, c'est-à-dire d'afficher trop peu de volonté pour lutter contre les Aghlabides et trop de goût pour l'argent et les plaisirs, symbolisés dans ces récits par les dattes de Qanṭrâra. La doctrine naffâthite incite ses fidèles à combattre militairement les non-ibâḍites, les pousse à désobéir aux gouverneurs si c'est nécessaire, et critique sévèrement le poids des impôts exigés par Tâhart, impôts qui ne seraient pas utilisés pour le bien de la communauté. Ce sont donc selon nous les naffâthites qui jouent un rôle déterminant dans le conflit de Mânû, en encourageant les Berbères à désobéir aux gouverneurs rustumides et à partir au combat**9**.

13En ce qui concerne Aflaḥ ibn al-'Abbâs, le gouverneur rustumide des Nafûsa, le texte d'Abû Zakariyyâ' repris par al-Darjînî est assez ambigu, car il

n'est pas cité parmi ceux qui réprouvent l'affrontement et il apparaît en premier lieu sous un jour héroïque, mettant à mort le soldat aghlabide qui causait tant de pertes chez les ibâḍites. On ne comprend pas bien dès lors qu'il prenne la fuite (Al-Darjînî, 1974 : 88) lorsque la situation se gâte, attitude qu'Abû Zakariyyâ' explique en disant qu'il était opposé à l'affrontement. Chez al-Shammâkhî, les choses sont plus claires, on sait dès le début qu'Aflaḥ était hostile à l'idée du combat, et son attitude héroïque peut passer pour un sursaut face aux décès répétés de ses compagnons. Al-Bughṭûrî et al-Shammâkhî reprochent à Aflaḥ ibn al-'Abbâs d'avoir nourri de mauvaises pensées envers les cheikhs nafûsî qui combattaient à Mânû parce que ces derniers l'avaient contraint au *khurûj* ; ils affirment même que la mort de ces cheikhs ne lui était pas désagréable (Al-Bughṭûrî, 2009 : 111 ; al-Shammâkhî, 2009 : 422 et 424).

Les suites de la bataille

14Abû Zakariyyâ' explique qu'après la défaite, les survivants rentrent au djebel et se mettent d'accord pour révoquer Aflaḥ ibn al-'Abbâs et le remplacer par un de ses cousins, bien que certains ibâḍites refusent cette destitution par crainte d'une discorde. Les Nafûsa n'ont plus désormais comme savants ou juristes qu'Abû l-Qâsim al-Bughṭûrî et 'Abd Allâh ibn al-Khayr, qui tous deux délivrent pour les habitants du djebel des *fatwâ*-s sur la bataille, dont les sources ne précisent pas le contenu**10**. Selon al-Shammâkhî (2009 : 436), ces deux savants sont les « racines » (*judhûr*) de Mânû, tandis que ses « ramifications » (*furû'*) sont Abû Hârûn al-Jalâlamî, Ibn Mâṭûs et Abû Zakariyyâ' Yaḥyâ ibn Yûnus al-Fursaṭâ'î. Après la bataille dans laquelle mourut son fils, Abû l-Qâsim al-Bughṭûrî déplore la perte de trois cents responsables (*mutawall*^{in}), parmi lesquels Shayba al-Dijjî, le porte-drapeau qui s'opposa à Aflaḥ ibn al-'Abbâs. Il aurait alors eu 120 ans et délivrait des *fatwâ*-s jour et nuit, se préoccupant notamment du sort des nombreux orphelins (Al-Bughṭûrî, 2009 : 106-107 ; al-Shammâkhî, 2009 : 379 et 422).

15Aflaḥ ibn al-'Abbâs, destitué au profit de son cousin, se met en colère mais abandonne l'idée d'une scission après avoir été sermonné. Il réintègre sa fonction trois mois plus tard, rappelé par les Nafûsa car son cousin agissait mal (Abû Zakariyyâ', 1985 : 153-154). L'épisode de la destitution d'Aflaḥ ibn al-'Abbâs est tout à fait particulier puisque seul l'imam peut théoriquement nommer ou démettre des gouverneurs. En général, les sources ibâḍites louent leur conduite, l'imam étant censé faire le meilleur choix. La fonction de gouverneur du djebel Nafûsa semble disparaître après Aflaḥ ibn al-'Abbâs ; sa destitution et son rappel par les Nafûsa eux-mêmes, sans aucune intervention de l'imam**11**, laissent entendre que ce dernier n'a plus guère de pouvoir dans le djebel à la fin du IX^{e} siècle et qu'il abandonne ses lointaines provinces à leur sort, trop absorbé par les problèmes de Tâhart (Dangel, 1977 : 129). On ne sait comment se termine le second mandat d'Aflaḥ ibn al-'Abbâs, mais il apparaît que dans les années qui suivent la défaite de Mânû, c'est 'Abd Allâh ibn al-Khayr qui devient le *ḥâkim* du djebel Nafûsa (Al-Bughṭûrî, 2009 : 107 ; al-

Shammâkhî, 2009 : 382). La fonction de *ḥâkim*, destinée à combler la disparition du gouverneur rustumide, est manifestement créée au tout début du X^e^ siècle et perdure jusqu'à la première moitié du XIV^e^ siècle. Le poste se transmet de façon héréditaire ou fait l'objet d'une élection. Le *ḥâkim* dirige la communauté ibâḍite du djebel en tenant compte de l'avis d'un certain nombre d'importants chefs locaux nommés *sayyid*, *muqaddam* ou*ḥâkim*, qui gouvernent des branches tribales ou des localités bien particulières (Lewicki, 1962).

16Selon Abû Zakariyyâ', quand Ibrâhîm II eut fini de combattre les Nafûsa et leurs partisans, on l'avertit que le reste de leurs coreligionnaires se trouvait à Qanṭrâra. Les prenant au dépourvu, il les massacra, puis choisit 80 de leurs savants qu'il fit entraver. Ensuite il s'enquit du reste des ibâḍites et apprit qu'il y avait au Nafzâwa un de leurs fameux savants nommé Abû Bakr [ibn] Yûsuf al-Nafûsî. Il envoya alors des émissaires qui s'emparèrent de lui, mais une intervention divine lui permit de s'échapper. Ibrâhîm II partit alors avec les 80 savants pour Kairouan. L'un d'entre eux parvint à s'enfuir pendant la nuit et Ibrâhîm ordonna que tous ses compagnons soient tués jusqu'au dernier, avant d'aller se fortifier dans Kairouan (Abû Zakariyyâ', 1985 : 155-156 ; Al-Darjînî, 1974 : 90-91).

17al-Shammâkhî – qui situe pourtant la capture des 80 savants directement après Mânû – donne un récit différent : au mois de rajab 284 (août-septembre 897), Ibrâhîm II envoya son fils Abû l-'Abbâs dans le territoire des Nafûsa. Ce dernier tua ceux qui se trouvaient sur les sommets et s'empara des femmes. Il rapporta trente prisonniers à son père qui les tua. Le souverain eut ensuite une altercation avec un savant nafûsî issu d'un autre groupe de prisonniers. Celui-ci n'hésita pas à lui dire qu'il était un impie tyrannique qui versait le sang des Musulmans. Après un accès de colère et après avoir prié, Ibrâhîm II le laissa partir. Il extermina ensuite le plus de gens possible à Qanṭrâra, puis il procéda de la même façon avec les habitants du Nafzâwa (al-Shammâkhî, 2009 : 425-426). Évoquant lui aussi la campagne d'Abû l-'Abbâs, Ibn ʿIdhârî fait état de nombreux Nafûsa tués et de 300 prisonniers qu'Ibrâhîm fit égorger, avant d'exposer leurs cœurs enfilés sur une corde à la « porte de Tunis » (Ibn ʿIdhârî, 1983 : 1/130 ; voir aussi Ibn Khaldûn, 1981 : 57). Cet épisode est similaire à celui rapporté par le *Kitâb al-'Uyûn* et par al-Nuwayrî, chez lesquels il suit directement la bataille de Mânû et concerne 500 prisonniers. À nouveau, c'est la version d'al-Shammâkhî qui semble devoir être privilégiée : sachant qu'Ibrâhîm gagne Tripoli où il fait exécuter son cousin peu après la bataille de Mânû, à une date malheureusement inconnue (Talbi, 1966 : 302-303), il est peu probable qu'il soit retourné entretemps sur ses pas jusqu'au Djérid, puis au Nafzâwa, puis enfin à Kairouan avant de reprendre le chemin vers Tripoli. Si la version d'al-Shammâkhî, qui place ces attaques plus d'un an après la bataille, est bien plus plausible, on ne peut exclure que le souverain aghlabide ait également envoyé, tout de suite après la bataille de Mânû, des contingents chargés d'exterminer les ibâḍites du Sud tunisien.

18Il semble qu'Ibrâhîm II ne rencontre que peu de résistance chez les ibâḍites de Qanṭrâra. Selon Abû Zakariyyâ', il n'y a plus là que « le reste des *ahl al-da'wa* », c'est-à-dire les derniers ibâḍites. La formule est curieuse et fait peut-être allusion à ceux qui ne sont pas partis se battre à Mânû, laissant entendre que les ibâḍites de Qanṭrâra avaient rejoint leurs coreligionnaires pour participer au combat. Les relations sont fort étroites entre les colons nafûsî et le djebel qu'ils ont quitté, comme en témoigne la comparaison du djebel Nafûsa à une vache dont le veau est Qanṭrâra. Cela pourrait expliquer que les Aghlabides s'en prennent à cette oasis à l'issue de la bataille de Mânû, en l'envisageant comme le prolongement direct du djebel. Les historiens observent que les événements se déroulèrent comme Sa'd l'avait imaginé (Al-Bughṭûrî, 2009 : 69 ; al-Shammâkhî, 2009 : 424). Outre cela, les Aghlabides attaquent vraisemblablement Qanṭrâra parce qu'il s'agit d'un district rustumide du Djérid, le reste de la région ayant été reconquis par eux en 224/838-839. Leur acharnement à l'encontre des ibâḍites est évident, même si la bataille de Mânû s'était déclenchée « accidentellement peut-on dire » (Talbi, 1966 : 297). L'attaque finale du Nafzâwa est d'autant plus étonnante que les Berbères de cette région s'étaient illustrés en prenant la défense de l'émir aghlabide Ziyâdat Allâh I^{er} (817-838), victime d'une insurrection du *jund*, et lui avaient permis de recouvrer son pouvoir (Prevost, 2007 : 120-122).

La figure d'Ibrâhîm II et les martyrs ibâḍites

19Ibrâhîm II demeure célèbre pour sa cruauté, tant chez les historiens ibâḍites que dans les autres sources. Alors qu'Abû Zakariyyâ' désigne à plusieurs reprises le souverain aghlabide par le terme d'impie (*fâsiq*), al-Darjînî – cherchant sans doute plus d'impartialité – le nomme simplement « Ibrâhîm », employant à une seule occasion l'expression « l'ennemi de Dieu ». al-Shammâkhî le traite de tyran injuste (*ẓâlim jâ'ir*), d'ennemi de Dieu ou d'impie (Al-Darjînî, 1974 : 91 ; al-Shammâkhî, 2009 : 423, 370, 425 et 426). Rapportant les propos d'Ibn 'Idhârî sur les cœurs qu'Ibrâhîm fit exposer à la porte de Tunis, al-Bârûnî s'adresse directement au lecteur qu'il invite à bien considérer « la mise en scène abominable, l'acte monstrueux perpétré par d'ignobles brutes », avant d'appeler de ses vœux la malédiction d'Allâh sur de tels tyrans (Al-Bârûnî, 1986 : 285). De longues lignes sont consacrées aux actes de cruauté commis par Ibrâhîm II vis-à-vis de son personnel et de ses propres parents, reprenant les anecdotes fournies par Ibn al-Raqîq et Ibn 'Idhârî (al-Shammâkhî, 2009 : 427-429 ; Al-Bârûnî, 1986 : 285-286)**12**. Il est tout à fait remarquable qu'autant d'attention soit accordée à une personnalité non ibâḍite.

- **13** Une anecdote surnaturelle, maintes fois rapportée, lui est associée : dans la nuit qui suivit l'aff (...)

20La bataille de Mânû est l'un des épisodes qui ont le plus inspiré la littérature hagiographique des ibâḍites**13** ; elle rivalise en cela avec d'autres événements tragiques, tels la défaite de l'imam Abû l-Khaṭṭâb en 144/761, celle d'Abû Ḥâtim en 155/772 ou, bien plus tard, la prise de Qal'at Banî Darjîn par al-

Mu‘izz en 440/1048-1049 (Abû Zakariyyâ’, 1985 : 74-75 et 83-84 ; al-Shammâkhî, 2009 : 588). Les historiens donnent à plusieurs reprises des listes des martyrs de Mânû (Al-Bughṭûrî, 2009 : 107 ; al-Shammâkhî, 2009 : 379 et 422). Ainsi, al-Shammâkhî indique que dans cette bataille – qui constitua dans l’islam une brèche qui n’était toujours pas comblée à son époque – ont péri Abû Maymûn, ‘Amrûs [ibn Fatḥ al-Masâkanî], Mâṭûs [ibn Hârûn], Shayba [al-Dijjî], Jânâ [al-Tanzaghatî], Miyyâl [al-Taljâmî], Ma‘bad [al-Janâwunî], et d’autres cheikhs (al-Shammâkhî, 2009 : 425). Certains récits concernant ces martyrs se distinguent par des détails de tortures extrêmement rares dans les sources ibâḍites. Il est ainsi maintes fois question du sort cruel réservé à l’un de leurs plus fameux savants, ‘Amrûs ibn Fatḥ, qui fut fait prisonnier. Après qu’Ibrâhîm II lui eut demandé sans succès d’implorer son pardon, ‘Amrûs fut découpé à partir des pouces avec des cisailles et finit par mourir en martyr (Abû Zakariyyâ’, 1985 : 153 ; Al-Wisyânî, 2009 : 235-236 ; Al-Darjînî, 1974 : 89). Certains ajoutent que les Aghlabides lui avaient proposé de le laisser partir s’il reniait ses croyances (Al-Bughṭûrî, 2009 : 119 ; al-Shammâkhî, 2009 : 370-371 et 425). Un autreibâḍite fut frappé dans la bataille, ses viscères sortirent de son corps et il les tenait d’une main alors qu’il combattait de l’autre, jusqu’à ce qu’il périsse en martyr (Al-Bughṭûrî, 2009 : 79 et 85 ; al-Shammâkhî, 2009 : 421). On sait également que certaines épouses avaient accompagné les Nafûsa lorsqu’ils étaient partis au combat et qu’elles furent capturées. Parmi elles, se trouvait la sœur de ‘Amrûs ibn Fatḥ, une femme savante qui redoutait que ses congénères ne soient livrées à la perversité de leurs geôliers. Elle ordonna alors à chacune d’entre elles d’épouser celui qui voudrait abuser d’elle (Abû Zakariyyâ’, 1985 : 153 ; al-Shammâkhî, 2009 : 371). Al-Bârûnî rapporte qu’un des martyrs avait commencé à bâtir sa propre mosquée dans son village natal de Tanzaghat lorsqu’il partit combattre ; cette mosquée est toujours bien connue dans la première moitié du XX^{e}siècle, elle n’a pas de plafond mais ses murs de pierre ont été conservés tels qu’ils avaient été bâtis, rappelant à tous les souffrances causées par la bataille (Al-Bârûnî, 1986 : 282).

Les conséquences de la bataille

21La bataille de Mânû a des conséquences importantes à la fois pour l’avenir des Rustumides de Tâhart qui ont perdu leur rempart oriental, pour les ibâḍites du Sud tunisien et bien évidemment pour le djebel Nafûsa, dont la population subit des torts considérables. La perte d’un grand nombre d’hommes entraîne de gros problèmes économiques dans cette région qui vivait principalement de l’agriculture et de l’élevage. Al-Wisyânî le montre bien en notant qu’après la défaite, le peu d’hommes qui subsistait a dû faire appel à des hommes de peine salariés pour pouvoir récolter les produits des arbres (Al-Wisyânî, 2009 : 272). La bataille de Mânû pourrait être également l’un des facteurs qui a déclenché le départ progressif des Hawwâra vers le sud (Belhachemi, 1991 : 147). Mais lorsqu’il est dit que c’est après ce conflit que le peuple des Nafûsa s’est replié dans les montagnes qui portent son nom (Lewicki, 1989), il faut noter que les

ibâḍites survivants s'étaient déjà réfugiés dans les montagnes après la défaite de l'armée d'Abû l-Khaṭṭâb en 144/761 (Abû Zakariyyâ', 1985 : 75).

22Suite au décès d'un grand nombre de savants, les Nafûsa perdent provisoirement la suprématie intellectuelle dont ils jouissaient auprès de leurs coreligionnaires. Ils jouaient notamment un rôle déterminant à Tâhart, où ils occupaient d'importantes fonctions et aidaient les imams à lutter contre les schismatiques. Une partie du patrimoine nafûsî, cependant, est sauvé par le savant Abû Miswar al-Yahrâsanî. Abû Miswar avait fait ses études dans le djebel Nafûsa, sans doute peu avant la bataille ; il travaillait comme copiste puis partit s'installer à Djerba, où il parvint à remettre dans le « droit chemin » les adeptes du khalafisme, puis à s'imposer auprès des nukkârites. Il est probable qu'il procura aux Djerbiens une partie des livres des savants morts sur le champ de bataille, créant une riche bibliothèque qui aurait servi de base à la fondation de la *jâmi' al-kabîr*, la grande mosquée qui deviendra au X^e^ siècle l'un des grands centres intellectuels ibâḍites (Prevost, 2008 : 128-131).

23Dans le djebel même, les survivants s'organisent comme ils le peuvent : ainsi, après qu'Umm Yaḥyâ eut perdu son mari Abû Maymûn, mort en martyr à Mânû, les *'azzâba*d'Amsîn se rassemblèrent chez elle chaque vendredi, passant toute leur nuit en dévotion. Elle devint « un refuge pour l'islam, un asile pour les hommes de bien » (Al-Bughṭûrî, 2009 : 54 ; al-Shammâkhî, 2009 : 376-377). Trois savants – Abû Yaḥyâ Sulaymân ibn Mâṭûs, Abû Hârûn al-Jalâlamî et Sulaymân ibn Zarqûn – « ont illuminé la terre tant en Orient qu'en Occident, après que les soleils de la justice et de la religion s'étaient relevés suite au désastre de Mânû. Grâce à eux, la religion a repris vie et Dieu a réveillé les cœurs des ignorants » (al-Shammâkhî, 2009 : 434). Malgré ces notes d'espoir, une anecdote montre combien la catastrophe de Mânû est encore présente dans les esprits, plus de 70 ans après les faits : lors de la préparation de la révolte de Bâghâya qui a pour but, en 358/969, d'attaquer les Fâṭimides et d'instaurer un nouvel imamat, les chefs de la rébellion – née à al-Ḥâmma dans le Djérid après l'assassinat par les Fâṭimides du savant Abû l-Qâsim Yazîd ibn Makhlad – veulent avoir l'accord des autres communautés ibâḍites. L'un de ces chefs, Abû Nûḥ Sa'îd ibn Zanghîl, va solliciter le *ḥâkim* du djebel Nafûsa. Ce dernier, après avoir consulté l'ensemble des notables, lui répond qu'ils sont malheureusement très affaiblis depuis leur défaite à Mânû, mais que si les ibâḍites du Sud tunisien se sentent en mesure de se révolter, ils les aideront comme ils pourront. Tout comme à Mânû, il apparaît que c'est la foule qui veut absolument aller combattre, alors que les dirigeants sont nettement plus réservés (Abû Zakariyyâ', 1985 : 201-202). La révolte, mal menée, tourne d'ailleurs court et les ibâḍites – qui n'ont pas pris la peine d'attendre l'arrivée des renforts – sont rapidement défaits.

24Si l'on en croit les sources ibâḍites, la principale conséquence de la défaite de Mânû serait d'avoir provoqué indirectement la chute de Tâhart, qui intervient une bonne douzaine d'années plus tard sous les coups de l'armée chiite. C'est en

tout cas l'idée qui transparaît dans le titre même qu'Abû Zakariyyâ' donne à son chapitre, « La bataille de Mânû et la disparition de l'imamat ». Al-Darjînî conclut le chapitre relatif à la bataille de Mânû en affirmant que l'impuissance qu'a provoquée cette bataille, et tout ce qui lui est lié, est une raison de la chute de la *da'wa*, car c'étaient les Nafûsa qui la soutenaient et qu'elle s'est interrompue lorsqu'ils ont été défaits, l'imamat se laissant ensuite emporter (Al-Darjînî, 1974 : 91). Pour al-Bârûnî, de même, la bataille a détruit « le pilier de l'imamat de Tâhart, puisque les Nafûsa constituaient sa citadelle imprenable, son épée tranchante et sa robuste armure ; lorsqu'ils ont chancelé, l'imamat s'est mis à lâcher pied face à l'ambition et à la domination de ses ennemis, jusqu'à s'anéantir » (Al-Bârûnî, 1986 : 280).

25Dans le Sud tunisien, tout comme dans le djebel, la puissance des Rustumides a décliné dans la seconde moitié du IX^e^ siècle, à cause des multiples sécessions qui ont creusé un fossé de plus en plus profond entre les représentants de Tâhart et la population. La bataille de Mânû et les massacres de savants ibâḍites qui en découlent ruinent définitivement l'influence rustumide dans le Sud tunisien, qui semble totalement et définitivement rattaché à l'émirat aghlabide. Les communautés ibâḍites du Sud tunisien, tant wahbites que schismatiques, vont toutefois rapidement se reconstituer.

26La bataille de Mânû constitue une charnière importante dans l'histoire de l'ibadisme maghrébin. Elle révèle d'une part le désaveu de Tâhart par la majorité des ibâḍites du djebel, même si une certaine élite demeure fidèle aux Rustumides, et d'autre part la confiance que les Nafûsa et nombre d'autres tribus berbères ont accordée aux doctrines schismatiques. C'est vraisemblablement sous l'influence de personnalités schismatiques peut-être khalafites et nukkârites, très certainement naffâthites, que les Nafûsa ont décidé d'aller affronter l'armée aghlabide. Bien que ce choix les mène au désastre, la bataille de Mânû renforce paradoxalement l'importance des schismes tant dans le djebel que dans le Sud tunisien, en confirmant définitivement la rupture avec Tâhart. La défaite provoque également un repli des Nafûsa : le djebel adopte, en instaurant la fonction de *ḥâkim*, une nouvelle organisation politique purement locale, indépendante des autres régions ibâḍites. Ce sont ces autres régions – le Sud tunisien, Djerba et la région de Sadrâta-Ouargla – qui s'affirmeront au X^e^ siècle comme les nouveaux fers de lance de l'ibadisme.

Bibliographie

Des DOI (Digital Object Identifier) sont automatiquement ajoutés aux références par Bilbo, l'outil d'annotation bibliographique d'OpenEdition. Les utilisateurs des institutions abonnées à l'un des programmes freemium d'OpenEdition peuvent télécharger les références bibliographiques pour lesquelles Bilbo a trouvé un DOI.

ABÛ ZAKARIYYÂ', 1979, *Kitâb Siyar al-a'imma wa-akhbârihim, al-ma'rûf bi-târîkh Abî Zakariyyâ'*, éd. Ismâ'îl al-ʿArabî, Alger, Al-Maktaba al-Waṭaniyya, 208 + 5 p.

—, 1985, *Kitâb al-Sîra wa-akhbâr al-a'imma*, éd. 'Abd al-Raḥmân Ayyûb, Tunis, Al-dâr al-Tûnisiyya li-l-Nashr, 443 p.

AL-BÂRÛNÎ, 1986, *Kitâb al-Azhâr al-riyâḍiyya fî a'imma wa-mulûk al-ibâḍiyya*, Tunis, Dâr Bû Slâma, 311 p.

BEKRI Chikh, 2005, *Le royaume rostémide. Le premier État algérien*, Alger, ENAG Éditions, 187 p.

BELHACHEMI Faouzia, 1991, « Nouvelle interprétation du processus de peuplement dans le massif du Hoggar à partir des géographes arabes », *Revue de géographie alpine*LXXIX/1, Grenoble, p. 142-166. DOI : 10.3406/rga.1991.3593

AL-BUGHTURI, 2009, *Sîrat mashâ'ikh Nafûsa*, éd. Tawfîq 'Ayyâd al-Shaqrûnî, Mu'assasat Tâwâlt al-Thaqâfiyya, 158 p.

DANGEL Gérard, 1977, *L'imamat Ibâḍite de Tahert (761-909). Contribution à l'histoire de l'Afrique du Nord durant le Haut Moyen Âge*, Université de Strasbourg, Thèse de doctorat de troisième cycle, 331 p.

AL-DARJINI, 1974, *Kitâb Ṭabaqât al-mashâ'ikh bi-l-Maghrib*, éd. Ibrâhîm Ṭallây, Constantine, Maṭba'at al-Ba'th, 546 p. en 2 vol.

DESANGES Jehan *et al.*, 2010, *Carte des routes et des cités de l'est de l'*Africa *à la fin de l'Antiquité d'après le tracé de Pierre Salama*, Turnhout, Brepols Publishers, 345 p.

IBN AL-ATHIR, 1982, *Al-Kâmil fî l-ta'rîkh*, éd. Carl Johan Tornberg, Beyrouth, Dâr Ṣâdir, 13 vol.

IBN KHALDUN, 1981, *Histoire de l'Afrique sous la dynastie des Aghlabites (184/800 – 297/909) par Ibn Khaldoun*, éd. et trad. Adolphe Noël des Vergers, Amsterdam, APA - Oriental Press, XXXIX + 201 + 80 p.

IBN ʿIDHÂRÎ, 1983, *Kitâb al-Bayân al-mughrib fî akhbâr al-Andalus wa-l-Maghrib*, éd. Georges Séraphin Colin et Évariste Lévi-Provençal, Beyrouth, Al-dâr al-'arabiyya li-l-kitâb, 4 vol.

LEWICKI Tadeusz, 1962, « Ibâḍitica, 2. Les ḥâkims et les muqaddams du Jabal Nafûsa au moyen âge », *Rocznik Orientalistyczny* XXVI, Varsovie, p. 97-123.

—, 1989, « Mânû », *Encyclopédie de l'Islam 2ème éd.*, VI, p. 438.

NEF Annliese, 2011, *Instruments de la légitimation politique et légitimité religieuse dans l'Ifrīqiya de la fin du IXe siècle*, dans Annliese NEF et Élise VOGUET (éd.), *La légitimation du pouvoir au Maghreb médiéval*, Madrid, Collection de la Casa de Velázquez (127), p. 75-92.

PREVOST Virginie, 2007, « L'influence de l'État rustumide dans le Sud tunisien », *Acta Orientalia* 68, Oslo, p. 113-133.

—, 2008, *L'aventure ibâḍite dans le Sud tunisien (VIIIe-XIIe siècle). Effervescence d'une région méconnue*, Helsinki, Academia Scientiarum Fennica, 479 p.

—, 2012, « La deuxième scission au sein des ibâḍites. Les descendants de l'imam Abû l-Ḫaṭṭâb al-Ma'âfirî et le schisme khalafite », *in* Mohamed MEOUAK (éd.), *Biografías magrebíes. Identidades y grupos religiosos, sociales y políticos en el Magreb medieval*, (*Estudios onomástico-biográficos de al-Andalus*, XVII), Madrid, CSIC – Universidad de Cádiz, p. 29-63.

SAIDI Omar, 1972, « Kitâb al-'Uyûn wa-l-ḥadâ'iq fî akhbâr al-ḥaqâ'iq. T. IV : Extraits relatifs à l'Occident musulman et en particulier à l'Ifriqiyya (256-350 A.H.) », *Cahiers de Tunisie* 20, Tunis, p. 45-100.

AL-SHAMMAKHI, 2009, *Kitâb al-Siyar*, éd. Muḥammad Ḥasan, Beyrouth, Dâr al-madâr al-islâmî, 1112 p. en 3 vol.

TALBI Mohamed, 1966, *L'Émirat aghlabide, 184-296/800-909. Histoire politique*, Paris, Adrien-Maisonneuve, 767 p.

AL-WISYÂNÎ, 2009, *Siyar al-Wisyânî li-Abî 'l-Rabî' Sulaymân ibn ʿAbd al-Sallâm ibn Ḥassân ibn 'Abd Allâh al-Wisyânî (6 H./12 M.)*, éd. 'Umar Bû ʿAṣbâna, Mascate, Wizârat al-Turâth wa-l-Thaqâfa, 1235 p. en 3 vol.

Notes

1 Cet article s'insère dans le projet Maghribadite de l'Agence Nationale de la Recherche, dirigé par Cyrille Aillet.

2 Il s'agit peut-être de l'œuvre perdue de Muḥammad ibn Yûsuf al-Warrâq (m. 363/974). Une bonne introduction aux sources de l'époque aghlabide est donnée par Talbi (Talbi, 1966 : 9-15).

3 Cette information, donnée uniquement par Ibn 'Idhârî, souligne peut-être l'une des causes de la défaite berbère.

4 Nous nous basons également sur l'édition d'al-'Arabî, qui diffère en plusieurs points (Abû Zakariyyâ', 1979 : 103-106).

5 On trouve d'autres termes : *al-wâlî al-'âm*, *amîr al-jaysh*, *amîr Nafûsa* (Abû Zakariyyâ', 1979 : 104 ; Al-Darjînî, 1974 : 88 ; Al-Shammâkhî, 423). De façon générale, Abû Zakariyyâ' emploie indifféremment les termes *wâlî* et *'âmil*.

6 Outre son sens de démonstratif féminin, le terme berbère *tîn*, qui entre dans la composition de nombreux toponymes nord-africains, désigne fréquemment le lieu ou l'endroit (par exemple Tîn-anâran, « l'endroit des gazelles »). Il pourrait plus précisément avoir ici le sens de forteresse, comme c'est le cas pour Tîn Mallal, la ville d'Ibn Tûmart. Tous mes remerciements à Mohamed Meouak pour ces informations.

7 Les nukkârites ont fait sécession en 168/784-785, à la nomination du second imam rustumide 'Abd al-Wahhâb, après avoir vainement tenté de lui faire accepter deux conditions qu'ils jugeaient indispensables à l'exercice de son pouvoir : gouverner sous le contrôle d'une assemblée et accepter de démissionner s'il se trouvait quelqu'un de plus capable que lui (Abû Zakariyyâ', 1985 : 89-102).

8 Sa‘d ibn Abî Yûnus est également, de façon indirecte, à l’origine d’un des motifs de la sécession de Naffâth puisqu’il a été nommé gouverneur de Qanṭrâra par l’imam Aflaḥ au détriment du rebelle.

9 Nous publierons prochainement une étude complète sur le schisme de Naffâth ibn Naṣr, qui confirme combien ses idées étaient populaires dans le djebel Nafûsa à la fin du IX^e^ siècle.

10 On peut imaginer que ces *fatwā*-s avaient notamment pour objet d’organiser la prise en charge par la communauté des veuves et des orphelins.

11 Toutefois, Aflaḥ prend manifestement contact avec l’imam après sa destitution et la nomination de son cousin à sa place (Al-Darjînî, 1974 : 90).

12 Reprenant les anecdotes évoquées dans les compilations sunnites, les deux auteurs ibadites font brièvement allusion à la structure tripartite du règne d’Ibrâhîm, constitué par une première période positive, une phase de folie présumée et une tardive repentance. Les récits portant sur la vie de l’émir, contenant de nombreux lieux communs sur les actes particulièrement sanguinaires auxquels il se serait livré, ont été récemment analysés (Nef, 2011).

13 Une anecdote surnaturelle, maintes fois rapportée, lui est associée : dans la nuit qui suivit l’affrontement, un soldat aghlabide, revenu chercher le corps de son frère, aperçut un être ayant l’apparence d’un sloughi qui errait parmi les cadavres ibadites en disant : « Proclamez la grandeur de Dieu, gens du paradis ! » Tous les ibadites morts crièrent « Allāh est grand ! », ensuite il passa parmi les cadavres aghlabides en disant : « Aboyez, chiens de l’enfer ! » et tous aboyèrent, jusqu’à son frère défunt (Abû Zakariyyâ’, 1985 : 154-155).

Pour citer cet article

Référence électronique

Virginie Prevost, « Les enjeux de la bataille de Mânû (283/896) », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* [En ligne], 132 | décembre 2012, mis en ligne le 29 juillet 2014, consulté le 24 décembre 2015. URL : http://remmm.revues.org/7825